

“Mon climat”

[Discours de Jacques Gamblin](#) donné à Nantes le 28 novembre 2015 lors d'une journée consacrée au rôle de la poésie pour livrer « autrement le monde ».

Il y a quelques années déjà les présentateurs météo, dans leurs prévisions, ont intégré la notion de ressenti quant à la température extérieure. Température 3° au-dessus de zéro, ressentie -12° ; 17° ressentis 18°. Je n'ai pour le moment, encore jamais entendu que la température ressentie était identique à la température réelle. Notre ressenti est, décidemment rebelle.

Je serais d'ailleurs curieux de savoir comment est calculé le ressenti de la population ; si ces statistiques tiennent compte de la frilosité de chacun, si la personne interrogée porte des bottes ou des espadrilles, si elle a manqué de sommeil dans la nuit qui précède, si elle a perdu son boulot la veille ou gagné au loto, si elle habite en ville ou à la campagne, sa bonne santé mentale et physique etc., etc. - car tout est lié, toujours, n'est-ce pas ?

La réalité a donc perdu ses billes : plus de noir, plus de blanc, que du sensible et du subjectif. La science dans ce domaine a donc fait un grand pas dans son désir d'être toujours plus précise, au point de ne plus l'être du tout.

Les médiateurs qui tentent de résoudre les conflits entre des personnes le savent depuis longtemps, qui nous apprennent à dire notre ressenti plutôt que d'assaillir l'autre d'accusations : « je ne reproche rien, je ne TE reproche rien, je te dis simplement ce que je ressens lorsque tu agis de la sorte » est en effet un bon début pour éviter de se mettre sur la gueule !

Le ressenti individuel ayant supplanté la réalité générale, je me permets donc de donner le mien en tout humilité.

Je ne reproche à personne de me faire manger de la merde mais je tiens à vous dire que je ressens un cancer du sang, des os, du cerveau, du pancréas ou de l'estomac lorsque j'en mange.

Je ne reproche pas aux partis politiques traditionnels de ne parler d'écologie que les années bissextiles, c'est-à-dire tous les quatre ans, à l'approche de l'élection présidentielle ou quand le gazon de leurs dirigeants se met à jaunir mais je ressens un profond malaise d'imaginer que nos enfants, nos petits-enfants, et les leurs accessoirement, paient et vont payer très cher cet irréalisme ou pour parler trivialement, ce manque de couilles.

En effet, je pense que notre plus profond désir à tous pourrait être de laisser l'endroit plus propre que nous l'avons trouvé en entrant.

Rien n'est réellement à moi, ni ma petite ou grande maison, mon petit ou grand jardin, je vis sur un morceau de terre et sous un morceau de ciel qu'on me prête. Je ne suis pas le premier à le dire : quelqu'un me prête ce que je possède, quelqu'un d'avant, avant avant, c'est-à-dire personne. Je ne crois ni en Dieu ni en Yahvé, ni en Allah, je n'ai de carte dans aucun parti, je suis libre de penser et ne crois qu'une seule chose, que le brin d'herbe qui pousse, aussi bien que l'enfant, le caillou, la coccinelle, l'abeille pour ne parler que d'elle, ou même le moustique, que j'écrase pourtant avec un certain plaisir - parce que, quand même, il y a des limites -, la salade dont je me nourris, la flaque d'eau ou le bigorneau - la liste est longue et je vous l'épargne -, bref, que tout ceci m'est offert et que je dois être prêt à le rendre à personne qu'à lui-même.

Je ne suis pas un donneur de leçons, juste un militant de peu qui ne se retrouve pas dans la logique consumériste qui semble se foutre de demain. Et, je sais ce dont je parle. J'ai moi-même été élevé au biberon de la croissance effrénée des années 70, de la consommation frivole et addictive, avec des parents commerçants qui vendaient toute sorte d'appareils électroménagers que nous testions à la maison avant de les vendre en magasin. C'était d'ailleurs, je dois dire, assez poissant d'être le cobaye des dernières inventions technologiques souvent archi-débiles, créées pour, soi-disant, soulager la ménagère : ouvre-boîte, presse-fruits, couteau électrique, mixeur et batteur toute catégorie, robot-marie, robot-jeannette, ultra-cuiseur à deux vitesses, fer à repasser turbo, four à chaleur tournante, sorbetière à deux parfums... la fête des mères était la plus grosse journée de l'année.

Tous ces objets, que j'ai vu de mes yeux revenir quelques mois plus tard se faire réparer, quand on réparait encore, ou atterrir dans les dépôts-ventes parce que la ménagère finissait toujours par se rendre compte qu'elle mettait beaucoup de temps à trouver la bonne râpe, la bonne presse, les bonnes lames, la bonne brosse, à assembler le puzzle, à tenter une utilisation vaguement concluante puis à nettoyer à grande eau, essuyer et ranger tout ça dans un placard inaccessible, parce que, quand même, ça prend un peu de place tout ce petit bordel, avant de finalement atterrir au vide-grenier.

Non, je ne suis pas un arriéré, un arriériste ou un refuseur de modernité. J'aime la modernité et ses inventions si elle améliore et simplifie l'ancienneté, si elle n'est pas bouffeuse de kilowatts, et si sa vraie raison est de soulager la vie des gens et non de créer des besoins inutiles.

On reproche aux soucieux de la Terre et de son devenir d'être catastrophistes, pessimistes, culpabilisateurs, de vouloir revenir à la bougie, mais ce ne sont que des mots. Des mots et de la mauvaise foi, de la controverse qui patine, des combats de coqs politiques, des renvois de patates chaudes, des « laissez le boulot à ceux qui vont suivre », de la peur de voir s'envoler nos acquis et se défaire nos habitudes. Ces bonnes vieilles peurs du changement et cette hésitation stérile tuent le désir, tuent la fraîcheur et engendrent la résignation et la morosité.

Je participais le week-end dernier à une réunion de famille qui rassemblait plus de cent personnes qui ne se connaissaient pas toutes ; le placement était libre. Au déjeuner, les convives se sont débrouillés pour se placer entre connaissances et puis, au dîner, tout le monde, absolument tout le monde s'est assis par réflexe à la même place qu'au déjeuner.

Ce bon vieux réflexe du « j'ai posé une fois mon cul sur cette chaise alors elle m'appartient. » J'ai personnellement changé de place pour découvrir ainsi de nouveaux visages et de nouveaux discours et j'ai immédiatement été considéré comme le grain de sable qui perturbait la plage.

Cette peur ancestrale de ce qui est nouveau ou différent, qui dit non avant de dire oui nous fragilise et nous abîme. Lorsque cette peur se fissure et se calme, ne sommes-nous pas les premiers à être heureux et fiers d'avoir essayé ? La peur n'est pas le bon moteur. Quand une décision est prise, alors on se retrousse les manches, on solidarise, on transpire ensemble, on se sent intelligent ensemble, on bouge, on essaie, on tente et la tristesse se dilue.

C'est cette joie-là, moi, que j'ai envie de soulever, dire oui on y va, on fonce, on est courageux, on a du cran. Ne serait-ce pas, au fond, de cela dont on a envie, d'être surpris et de se surprendre ?

Le monde associatif est joyeux parce qu'il agit et ne tourne pas sur lui-même en agitant des phrases. Son carburant n'est pas l'illusion. Quand des personnes passent une journée sur une plage ou dans une forêt pour y ramasser l'ordure, cela vous paraît peut-être très anecdotique, mais ces gens-là agissent et sont heureux de faire.

Ne pas agir rapidement, efficacement, solidairement, politiquement, économiquement, industriellement, est inconscient et absurde. Aussi absurde que de planter des bites sur le trottoir pour protéger les piétons des voitures qui, par voie de conséquence, empêchent ces mêmes piétons de marcher sur ces mêmes trottoirs ; que de sécuriser les cyclistes sur les voies de bus, tout en les obligeant à respirer les trous du cul des mastodontes et son carbonique par paquet de douze ; que la climatisation, allumée par habitude dans la plupart des hôtels, restaurants ou bâtiments collectifs au point d'attraper la mort au petit déjeuner quand il fait 35° dehors ; que de fixer des barres sur les bancs publics pour empêcher les sans-abri d'y dormir ce qui est un sommet d'intelligence puisque plus personne ne peut s'y asseoir ; que les portes automatiques des magasins qui s'ouvrent et se ferment à chaque passant qui passe - ça réchauffe le bitume, il est content ! -, que l'utilisation grandissante de la voiture dans des pays en développement alors que d'autres, développés, vont de toutes façons être obligés de la réduire ; que de trop produire, trop cueillir, trop pêcher et de détruire ce trop au nom de l'économie de marché ; que de ne pas transmettre l'écologie dès le plus jeune âge dans les écoles comme une vraie matière qui pèse son vrai poids.

La liste est longue, d'une logique qui part en vrille parce qu'avec le temps, le simple bon sens s'est fait la malle.

Que voulons-nous comme vie ? Comme relation avec les autres ? Avec le travail, le temps libre, avec l'argent, les objets, avec la ville, les paysages, l'eau douce, l'eau salée, le bitume sous nos pieds, la terre qui salope nos chaussures laboure nos certitudes et enracine nos existences.

La vraie croissance, d'après moi, est celle de l'être humain qui tente de répondre à ces questions et non celle que les économistes patentés nous enfoncent dans le crâne à coup de massue chaque matin. Les politiques attendent les industriels qui attendent les politiques ; tout le monde s'attend et pendant ce mauvais temps ressenti, notre père, notre ami ou

notre voisin meurt de ce crabe purulant et pullulant que certains crétins appellent encore une longue maladie. Je leur présenterai mon oncle qui est mort en trois semaines de cette longue maladie.

Nous sentir responsables de nous-mêmes et de ceux qui vont suivre est une chance. C'est ce qui nous rend vivants. L'irresponsabilité rend bête, s'abstenir rend bête, la faute aux autres rend bête, la faute à pas de chance rend inactif, la résignation rend amorphe, la victimisation rend triste. Alors faisons le boulot nous-mêmes, individuellement. 1+1+1+1 car il n'est plus l'heure d'accuser, la liste est en effet trop longue et l'efficacité nulle. Il est juste l'heure de mettre les mains dedans, de faire des toutes petites choses multipliées par des milliards de toutes petites qui montrent le chemin de notre désir aux politiques peureux, de montrer l'exemple à nos décideurs qui décident si peu parce qu'ils pissent dans la culotte de leur impopularité. Rassurons-les, ils en ont besoin. Montrons-leur qu'ils ne craignent rien, que nous sommes prêts, que nous sommes confiants et fiers de l'être, que nous avons envie de bouger pour nous, pour nos gamins et les gamins de nos gamins, parce que c'est le plus bel héritage que nous leur devons et qu'ils soient fiers de nous. Invitons-les au grand banquet des éléments, la mer monte, monte, monte, c'est l'heure de son déjeuner gourmand, les îles feront son hors-d'œuvre, les dunes et les falaises son plat de résistance, quant au dessert, il dépendra de notre courage à rendre son appétit moins vorace. Plus nous sommes gourmands en énergie, plus elle le sera en appétit. Les preuves sont établies, alors pourquoi tergiverser ?

Que tout le monde s'active alors. Maintenant, maintenant ! pas dans deux heures ! je pense que maintenant, maintenant, le monde entier a les preuves en main sur ce climat ressenti et réel, qu'il a assez réfléchi non ? assez analysé le globe et son échauffement, assez mesuré la hauteur d'eau. Je vous en prie, bougez-vous maintenant les gars et laissez un peu de place aux filles. Nous, on est prêts, les hommes sont prêts. Mettez de la terre et du ciel entre vos dents mais ne parlez plus la bouche pleine et transpirez de la décision, tombez les chemises et les cravates pour courir après demain, arrêtez les ascenseurs et les tapis roulants de l'inertie, actionnez les manivelles. Allez, Mesdames et Messieurs, faut aller dans le grand bain, brasser du concret, stopper la parlerie, multiplier les muscles et arrêter de ramper avec la langue ; elle a assez tourné, il faut baver du palpable.

Et vous aussi, les grands groupes industriels, montrez-nous que vos grands aïeux étaient paysans et respectaient le nuage. Montrez-nous que vous êtes inventifs dans tous les cas de figure, prouvez-nous que vous pouvez encore gagner votre vie dans la propreté, dans le plaisir de l'arbre et de l'olivier, indiquez-nous la route, la belle route du collectif et du bien-être, invitez-nous à boire une tasse en Seine, en Rhône, en Loire ou en Garonne, arrêtez la compét', arrêtez les coups bas de la libre concurrence, donnez-nous à voir les coups hauts, ceux qui vous et nous élèvent vers les cimes de la bonne santé de la tête et des jambes. Mélangez vos efforts, multipliez et additionnez vos recherches pour être fiers de vous-mêmes et vous raser avec joie chaque matin devant le miroir. Arrêtez la peur du lendemain qui vous serre le bide et dessert nos pancréas fragiles, intéressez-vous aux hommes, à leur chair, à leur peau, à leur cœur plutôt qu'à leur retraite anticipée et à leur porte-monnaie.

C'est de vous, entre autres, c'est vrai, mais quand même, que doivent venir des milliers de solutions techniques et encourageantes qui caressent la terre dans le bon sens, le sens du vent, du vent porteur, porteur d'idées, de fantaisie singulière et salutaire. Et vous aussi, médias, de toutes couleurs et de toutes formes, je vous en prie, pédagogisez les infos. Nous ne sommes que d'éternels enfants ; offrez-nous de beaux exemples, nous avons besoin d'admirer pour imiter. S'il vous plaît, déployez les gorges de ces inconnus qui inventent de l'alternative positive tous les jours au réveil. Il y a des milliers de conquérants dans l'ombre qui ont arrêté la glose et creusent des solutions à mains nues, à mains propres. Nous voulons les connaître, nous, vos chers auditeurs, entendre leur souffle, leurs gestes, leurs idées qui transpirent la sueur perlée de leur conscience. Ils s'en foutent, eux, du ressenti du climat, de la langue de bois déracinée de certains de nos élus et de l'info des kilomètres de bouchons au petit matin. Eux, ils avancent dans le réel et le pragmatique avec des initiatives qui imposent le respect et soulèvent les casquettes.

Ces hommes-là, qui ont décidé le bonheur de faire et de créer, de prouver que le pire n'est jamais sûr, n'attendent plus rien de quiconque. Ils cultivent, cherchent jour et nuit, prennent de l'avance sur les vieilles habitudes, inventent un autre confort, une autre cohérence, une autre philosophie, un autre art de vivre, moderne et sans frontière. Oui ! ce sont ceux-là que j'ai envie d'écouter, avec mes oreilles bien ouvertes et disponibles. C'est avec ceux-là qu'il faut faire des Unes et qu'il faut faire du bruit. Ce sont ceux-là qui, bouche fermée, nous ouvrent la voie du beau, du bon et que la terre remercie au crépuscule. Non, ce ne sont pas les polémiques politicardes et vulgaires encombrant les ondes qui me nourrissent. Elles assiègent quotidiennement notre intelligence et caricaturent l'engagement. Ces guérillas des gros, ces effets d'annonce, ces crochets de droite et de gauche, uppercotent mon cerveau en otage, ronronnent au fond de mes oreilles et font saigner mes tympans de citoyen. Oui, je vous en prie, laissez plutôt parler les muets, ceux qui sont déjà sur la route des possibles, ça a l'air tout petit vu de loin mais ça ne demande qu'à pousser. Il faut simplement arroser : de l'eau ! de l'eau ! s'il vous plaît ! Prêtez-leur des tuyaux, vous les avez les tuyaux, les bons tuyaux, vous, alors déroulez ! déroulez !

Quant à moi je vais continuer ma petite œuvre de ma petite vie de petit militant en essayant de raboter mes petites et grandes incohérences. Je vais continuer à manger des légumes de saison, à éteindre la lumière quand elle n'éclaire plus que mon absence, à couper l'eau quand elle coule pour n'arroser rien, à expliquer à certains voisins de mon immeuble de ne pas tout mélanger les couleurs, vert, jaune ou blanc parce que ça les arrange, à prendre du temps pour ça dans l'espace extrêmement convivial du local à poubelles. Voyez, que des p'tites conneries de tous les jours que mon père, qui ne votait pas écologique mais qui vivait logique m'a transmises. Et à rouler, rouler, pédaler, pédaler, pédaler encore et encore avec ma deux-roues. Oui, il faut que je vous parle d'elle, de mon grand amour : la deux-roues que je chevauche depuis tant d'années sous tous les cieux. Rouler, rouler à tout va, rouler à tous vents, d'ouest, de noroît, de suroît, ceux qui ont du souffle et de l'ambition, ceux de chez moi qui m'apportent les bonnes nouvelles du monde, ceux qui vont plus vite qu'ailleurs, qui ne laissent pas de traces et réinventent le ciel. Ciel poussé par le ciel... ça bouge, ça s'envole, ça fuit, fouille, défouille et renverse, ça explose et ça gueule. Entier et sans entourloupe, ça a traversé tout un océan pour sculpter la pierre, inventer les reliefs et les caractères. Oui ! rouler, rouler, rouler sur ma deux-roues pour faire fondre la boule que j'ai au fond du ventre, et toucher du doigt les jours meilleurs. Rouler, pousser sur le quadriceps, faire remonter les vapeurs de mes désirs et de mes impatiences, pour les traduire en énergie positive.

Depuis plus de 30 ans, je locomotionne la ville au quotidien avec elle, déroule et déboule sur le grand ruban gris, près de tout, loin de rien, elle m'emporte et me rapporte, à jeun ou bourré, où je veux, quand je veux. Je file, me profile et me faufile entre les tôles, zigzague et m'insinue, me brèche et m'interstice. Prince du bitume, je gagne du temps, de l'énergie, de la fantaisie des chemins et des itinéraires, me joue des étoiles, des bas... et des concordes aux heures de pointe, fais bisquer les nerveux, nargue les prétentieux, et réinvente la ville. Pluie, grêle, neige, soleil à tue-tête. Je respire du carbonique, certes, mais pas plus ni moins que les solitaires dans leur cage de fer. C'est vérifié, et surtout, je m'amuse.

Ma deux-roue m'a sauvé et je me sauve avec elle. Je me croyais condamné et captif de la cité. Elle a fait repousser mes ailes fanées.

« Mais vous n'avez pas froid en hiver ?

- Non, Madame, jamais froid. Je régule mon chauffage à l'intensité de mes efforts.

- Mais vous n'avez pas trop chaud l'été ?

- Non Monsieur. Je circonvolutionne moins vite et le tour est joué.

- Mais, vous ne transpirez pas avec votre sac sur le dos ?

- Non, Madame. Il a sa cagette, le sac, à l'arrière. »

C'est un petit deux-pièces, ma deux-roues. J'y transporte tout, des sacs et valises, des bois et matériaux, des tringles à rideaux, des vases de Chine, des oléagineux, des boules de cristal, des huiles essentielles et des pensées aériennes. Et puis, avec le temps, j'ai adopté sa famille, ses sœurs et ses cousines, la pliante qui prend le train sous mon bras, la « de course », la « tout-terrain », la « tous chemins », pour le loisir, le sportif ou le contemplatif, selon l'humeur ou la nécessité.

« Mais vous n'avez pas peur avec toute cette circulation ?

- Non Monsieur. C'est eux qui ont peur de moi. Et plus nous serons nombreux et plus ils auront peur de nous, jusqu'à plus de peur du tout car un jour il n'y aura que nous et le français dépressif aura le sourire en liberté. Essayer c'est l'adopter.

- Mais quand même, c'est dangereux !

- Non Madame. Ça aussi c'est vérifié. Le moins dangereux des moyens de locomotion individuel.

- Et les feux rouges, c'est emmerdant, ça casse l'effort ?

- Non, oui, Monsieur. Je suis d'accord, ça casse l'effort et c'est pour ça que je les brûle.

- Mais quand même, c'est dur !

- Non, Madame, ce sont les quatre premiers tours de roues qui sont durs. Après, les jambes se dévergoncent et s'envolent. Et puis, si vraiment c'est dur, c'est que vous n'avez pas la bonne deux-roues. Changez-en ! Quand on ne vous aime pas, il faut partir. Pourquoi faire dur si on peut faire facile ? »

Oui, Madame, oui Monsieur, la femme est l'avenir de l'homme, écrivait Aragon. Maintenant les temps ont changé, c'est la deux-roues.

Toute forme et tout concept, tricycle et quadricycle, quincycle, sexcycle autogénérateur d'énergie. Les chercheurs cherchent. Ils vont trouver si on ne leur met pas des bâtons dans les roues. Nous ne sommes qu'au début du cycle du bicycle. Rigolez, vous verrez ! Et c'est en peloton que nous roulerons vers des zones bien conservées, protégées des agressions particulières, les poumons gonflés d'air vicié, la mission de ces rouleurs planétaires sera de rejoindre des espaces sains, se vider, se remplir d'air pur, repartir vers le pays pollué, se vider du bon air, se remplir d'air vicié et recommencer. Chaque être humain deviendra ainsi un porteur d'air comme le tour de France a ses porteurs d'eau. Formidable non ?

Mesdames et Messieurs, je vous remercie d'avoir écouté ce discours un peu dispersé, parfois, un peu digressif aussi, mais aussi, au fond de moi, jamais confus car tout est lié à jamais.

Ma colère est joyeuse, ma rage entreprenante, mon idéalisme chevillé au corps, ma capacité d'étonnement sans faille, et ma naïveté lucide.

Quant au climat ressenti, il est partout : la terre dans mon ventre, la mer sous mes bras et le ciel dans ma tête. Partout je vous dis...